de Rodrigue Rangel, que Sandoval y avait laissé pour son lieutenant, commençait à lui causer de l'inquiétude. Les courriers de la république, aussi prompts que ceux des Mexicains, lui rapportèrent en peu de jours que tout était tranquille à Vera-Cruz, et que les alliés voisins vivaient dans une parfaite intelligence avec leurs hôtes; mais que cinquante-huit soldats espagnols, qui étaient partis pour le joindre, n'ayant pas fait connaître ce qu'ils étaient devenus, il y avait beaucoup d'apparence qu'en traversant la province de Tépéaca, ils avaient été massacrés par les habitans. Cette disgrâce l'affligea beaucoup, parce que dans ses projets il avait compté sur ce supplément, et que l'expérience lui avait appris qu'un Espagnol valait plusieurs milliers d'Américains. Il sentit la nécessité de châtier les auteurs de cette perfidie, d'autant plus que la province de Tépéaca se trouvant dans une situation qui rompait la communication de Vera-Cruz à Mexico, il fallait s'assurer de ce passage avant de former d'autres entreprises. Cependant il suspendit la proposition qu'il voulait faire au sénat, d'assister les Espagnols dans cette expédition, parce qu'il apprit que, depuis peu de jours, les Tépéaques avaient ravagé quelques terres des Tlascalans, et qu'il jugea que la république aurait recours à lui pour venger cette insulte. En effet, les principaux sénateurs l'ayant supplié d'embrasser leurs intérêts, il se vit en état d'accorder une grâce qu'il pensait à demander.